



Jacques GERNET

LA VIE QUOTIDIENNE EN CHINE

à la veille de l'invasion
mongole (1250-1276)


Picquier poche

Jacques GERNET

*La Vie quotidienne
en Chine
à la veille de l'invasion mongole
(1250-1276)*



*Éditions
Philippe Picquier*

- © 1959, Librairie Hachette
© 1978, Hachette
© 2007, Editions Philippe Picquier
pour l'édition de poche

Mas de Vert
B.P. 20150
13631 Arles cedex

www.editions-picquier.fr

Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : Ad litteram, M.-C. Raguin – Pourrières (Var)

ISBN : 978-2-87730-956-1

ISSN : 1251-6007

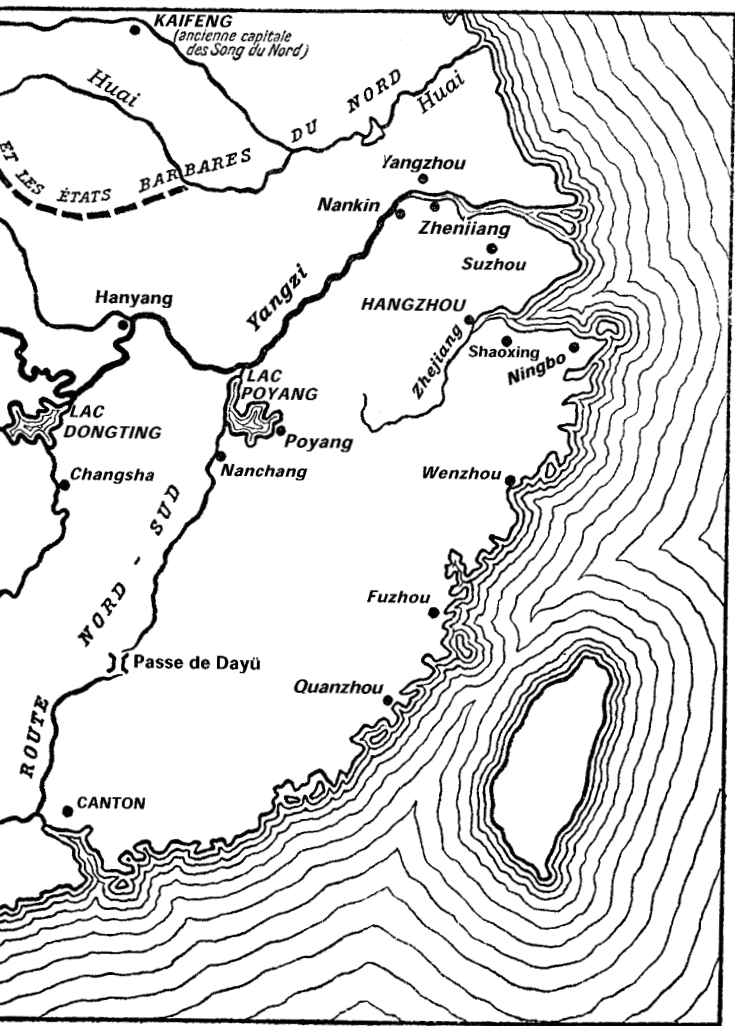
SOMMAIRE

Introduction	11
CHAPITRE I: <i>La ville</i>	25
Le choix de Hangzhou comme capitale. — Surpopulation et difficultés de logement. — Les incendies et la lutte contre le feu. — Transports et ravitaillement. — Agréments de la vie urbaine.	
Chapitre II: <i>La société</i>	85
Un monde en pleine transformation. — Les hautes classes: 1. Les fonctionnaires civils. 2. Les fonctionnaires militaires. 3. La noblesse d'empire et l'empereur. — Les marchands. — Les gens du peuple en milieu urbain. — Les paysans.	
Chapitre III:	
<i>L'habitation. Le vêtement. La cuisine</i>	173
L'habitation. — La toilette. — Le vêtement. — La cuisine.	
Chapitre IV: <i>Les âges de la vie</i>	223
Le milieu familial. — La naissance. — L'éducation et l'enseignement. — Le mariage et la condition de la femme. — La maladie. — La mort.	

Chapitre V : <i>Le temps et le monde</i>	279
Les saisons et les jours. — Les fêtes. — La religion : 1. Conceptions générales. 2. Le culte officiel. 3. Les cultes familiaux. 4. Cultes et croyances populaires. 5. Bouddhisme et taoïsme.	
Chapitre VI : <i>Les loisirs</i>	345
Effets de la vie urbaine. — Les distractions. — Les lettres et les arts.	
<i>Portrait moral</i>	387
Notes	397

CARTE:
L'EMPIRE DES SONG DU SUD
(1127-1279)





INTRODUCTION

On s'est longtemps plu à considérer le monde chinois comme immuable ou, du moins, à souligner son extraordinaire continuité. Mais il n'y a là qu'un effet d'optique : ce qu'on distingue mal paraît toujours uniforme. Aussi méconnue dans la complexité de son évolution, aussi négligée par les historiens, notre civilisation héritée de l'Antiquité classique risquerait fort d'apparaître avec la même grandeur immobile, avec je ne sais quoi de chinois qui tiendrait à la permanence de certaines traditions et de certaines attitudes d'esprit. D'ailleurs, l'illusion contiendrait une part de vérité : notre civilisation est en fait aussi étrange, aussi arbitraire dans ses choix que celle de la Chine. Pour mieux saisir son originalité fondamentale, il lui manque des points de comparaison. Or, elle n'a pas cessé de se contempler elle-même.

Encore une fois, elle n'a pas le privilège d'évoluer. Avec le progrès des recherches, l'image conventionnelle qu'on se faisait de la Chine est

en train de s'évanouir. Et quand la brume qui voilait les contours de l'histoire chinoise se dissipe, ce qu'on découvre, ce n'est pas la continuité, l'immobilisme, mais une suite de violentes secousses, de bouleversements, de ruptures. Ainsi, du IV^e au VI^e siècle de notre ère, la Chine traverse une période dont elle sortira méconnaissable : l'installation des nomades des steppes dans les provinces du Nord et le triomphe général du bouddhisme y laisseront de profondes empreintes. Mais chaque époque a ses caractères originaux et comme une atmosphère qui lui est propre. En outre, l'immensité géographique de la Chine implique des variations assez sensibles dans le climat, les paysages, les genres de vie, les mœurs et les dialectes. Chaque région a sa physionomie particulière. Ainsi, on ne peut rien affirmer à propos de ce pays vaste comme l'Europe et dont l'histoire connue s'étend sur près de trois mille ans, qui ne soit daté et localisé avec précision. Il n'est plus permis de parler de la Chine éternelle.

Il fallait à ce livre un titre général : l'étendue du monde chinois, la diversité de ses régions et son incessante évolution historique exigent aussi que son objet soit précisé. Le moment de la vie en Chine dont on trouvera ici une description correspond aux dernières années de la dynastie dite des Song du Sud (1127-1279), à celles qui précèdent la prise de la capitale par les Mongols

au début de 1276. Le lieu choisi, c'est la région de Hangzhou et plus particulièrement la ville elle-même, siège d'une grande préfecture qui portait alors le nom de Lin'an, capitale de la Chine à cette époque. Lieu d'excursion renommé pour le charme de son paysage. Hangzhou est aujourd'hui une petite ville de quelques centaines de milliers d'habitants, située à 200 kilomètres au sud-ouest de Shanghai, au fond de l'estuaire du Zhejiang. C'était, vers 1275, une des plus grandes et des plus riches cités du monde.

Mais avant toute explication sur les raisons de notre choix, un bref aperçu historique s'impose.

Les différences sont frappantes entre la Chine des XII^e et XIII^e siècles et celle des Tang, dont la période la plus brillante se situe au VIII^e siècle. En quatre siècles, la Chine s'est métamorphosée. A un monde rude, guerrier, quelque peu guindé et hiératique, s'est substituée une Chine animée, commerçante, avide de plaisirs et corrompue. On entrevoit toujours à l'arrière-plan la vie misérable et précaire des paysans, et cette misère s'est même accrue de façon relative. Mais l'atmosphère est tout autre. La Chine de l'époque des Tang doit sa grandeur sévère à son climat et à ses hommes. Le centre de gravité de ce monde, ce sont les plaines poussiéreuses et arides de la vallée du fleuve Jaune, au débouché de la route du Gansu qui mène, à travers un cahot de montagnes et de vallées, jusqu'aux garnisons

établies en plein cœur de l'Asie centrale. La Chine du XIII^e siècle, le Mangi de Marco Polo – l'opposition est si nette entre ces deux Chines qu'elles forment deux mondes différents aux yeux du voyageur vénitien –, est celle des riches plaines à riz, sillonnées de canaux, qui s'étendent entre la vallée de la Huai et les montagnes du Zhejiang, celle des provinces maritimes du Sud-Est (actuels Jiangsu, Zhejiang et Fujian) et de la vallée du Yangzi.

Au VIII^e siècle, cette Chine du Sud, au climat lourd et amollissant, n'est qu'une partie négligée d'un vaste empire. L'intérêt est ailleurs. Le cœur aussi. Le Sud, pour beaucoup, n'est pas la terre de leurs ancêtres : ils ont le sentiment d'y être en exil. Enfin, les grandes dynasties chinoises ont toujours eu leurs capitales dans le Nord, dans la région de l'actuelle Xi'an ou plus à l'est.

Cependant, dans la suite des siècles, le poids de cette Chine du Sud s'est fait sentir de plus en plus ; elle s'est peuplée, s'est enrichie, a développé ses relations maritimes et fluviales, elle a inauguré un genre de vie spécifiquement urbain qui était pratiquement inconnu de la Chine du Nord, elle a donné naissance à de grandes familles lettrées, enfin, elle a pris conscience d'elle-même et de son dynamisme. De cette modification profonde et insensible à la fois, il y a une explication qui vient de prime abord à

l'esprit et qui a des chances d'être exacte : la poussée continue des Barbares nomades d'Asie centrale et de l'actuelle Mongolie depuis le ^x jusqu'au ^{xiii} siècle doit être la cause principale de cette progression dans l'économie générale de la Chine des régions de la vallée du Yangzi et des provinces du Sud-Est.

La coupure des routes d'Asie centrale, sous les Tang, fut une première étape de la poussée des nomades. La constitution de puissants Etats barbares (Xixia, Lao et Jin) au nord de la Grande Muraille, et la menace constante qu'ils firent peser de la fin du ^x siècle au début du ^{xii} sur les provinces du Nord constituent la seconde. La suite se présente sous un jour plus tragique, et c'est l'histoire de l'époque où se situe notre description de la vie quotidienne en Chine. Deux dates la résument : 1126, chute de la capitale des Song du Nord (960-1126), l'actuel Kaifeng au Henan, suivie de l'invasion de toute la Chine du Nord jusqu'au Yangzi, puis d'une stabilisation de la frontière entre Chinois et Barbares à la vallée de la Huai et de l'installation de la cour à Hangzhou ; 1276, prise de Hangzhou par les Mongols et occupation de toute la Chine pour la première fois de son histoire. De ce complet asservissement de la Chine par les Barbares les plus rebelles à toute culture, les plus fidèles à leurs traditions tribales et guerrières, par ces hordes dont les conquêtes prodigieuses ont fait

l'admiration de l'Occident, l'âme chinoise gardera une sorte de désenchantement. L'occupation mongole portera une profonde atteinte à ce grand pays, le plus riche et le plus évolué du monde à cette époque. Dans bien des domaines, la civilisation chinoise brille d'un de ses plus vifs éclats à la veille de la conquête mongole, et cette conquête marque une interruption assez nette dans son histoire.

Dirons-nous que ce fut une période troublée ? Ce serait admettre que les grands événements historiques ont une répercussion directe sur la vie de tous les jours. Or, les grandes catastrophes de l'histoire ne touchent la plupart des hommes que lorsqu'ils y sont eux-mêmes impliqués. Ce fut sans doute une période d'inquiétude pour les dirigeants les plus patriotes et les plus conscients du danger. Mais on peut affirmer que, jusqu'au siège de la ville, la vie continua à Hangzhou avec la même insouciance : comme chacun sait, les Chinois ont une bonne dose de philosophie.

Il faut d'ailleurs reconnaître que, dans les hautes classes, l'inconscience et la soif de plaisirs sont presque générales. Les historiens chinois postérieurs n'ont pas manqué d'attribuer à cet affaiblissement du sens moral chez les dirigeants la défaite et l'asservissement de la Chine. Il y a là un vieux thème classique : l'indulgence pour les plaisirs et l'oubli des rites chez un souverain

mènent l'empire à sa perte. Le dernier empereur des Song du Nord était un esthète passionné de peinture et de collections d'art. Les derniers empereurs des Song du Sud manquèrent tout autant de « vertu » et de réalisme. Cependant, la défense était solidement organisée, et l'Etat consacrait la plus grande partie de ses ressources à l'entretien d'une armée de plus d'un million d'hommes. Les recherches montreront sans doute un jour que les vraies causes de l'effondrement de la Chine furent tout autres que le laisser-aller moral, et probablement de nature économique et sociale. L'impression d'ordre et de prospérité que présente la Chine du Sud au milieu du XIII^e siècle est un trompe-l'œil qui cache l'appauvrissement continu et tragique de l'Etat, la misère et la désaffection des campagnes, les luttes de factions à l'intérieur de la classe dirigeante. L'édifice est fragile : il cédera à la première poussée vigoureuse des Barbares.

Mais, en dépit de sa fragilité, il est impressionnant. Au XIII^e siècle, la Chine amputée de ses provinces du Nord est encore un très grand empire. De la province la plus occidentale, le Sichuan, jusqu'aux plaines du bas Yangzi, il s'étend sur plus de deux mille kilomètres et, des côtes sud aux frontières du nord, sur plus de mille. Sa superficie totale atteint presque trois millions de kilomètres carrés, soit à peu près six fois la France d'aujourd'hui. La population est

*supérieure à soixante millions d'habitants*¹ – chiffre énorme pour l'époque et d'autant plus étonnant que les régions montagneuses qui couvrent les trois quarts de cette Chine sont presque désertes – et elle se trouve concentrée dans deux régions de plus forte densité : le bassin de Chengdu au Sichuan occidental et les plaines de la basse vallée du Yangzi (provinces actuelles du Jiangsu et du Zhejiang). Le Yangzi, navigable jusqu'aux riches plaines de la région de Chengdu que l'on gagne par un affluent de ce grand fleuve, constitue la principale artère commerciale de la Chine du Sud. La partie orientale de l'empire est traversée par des canaux qui relient entre elles les grandes villes et sur lesquels le trafic est ininterrompu de jour et de nuit. Une flotte innombrable de bateaux de cabotage maintient en liaison les grosses agglomérations des côtes du Sud-Est et du Sud jusqu'à Canton tandis que de grandes jonques de haute mer font chaque année, à la mousson, l'allée et venue entre la Chine et les grandes îles de l'Extrême-Orient, l'Inde et le Moyen-Orient. Dans l'intérieur, à la jonction des routes nord-sud et du cours du Yangzi, se sont développés de grands marchés permanents où le volume des

1. Si on s'en rapporte aux recensements officiels, la population totale de la Chine aurait presque doublé entre 1060 et 1110, et elle atteignait cent millions d'habitants à la veille de l'invasion barbare de 1126.

transactions est sans commune mesure avec celui des plus gros centres commerciaux de l'Europe à la même époque.

La Chine du XIII^e siècle frappe par son modernisme : par son économie exclusivement monétaire, sa monnaie de papier, le développement des effets de commerce, le volume des échanges entre régions, l'importance de son commerce extérieur (soieries et porcelaines), la spécialisation de ses productions régionales. Une grande partie du commerce est entre les mains d'un Etat omniprésent qui tire le plus gros de ses revenus d'un système de régies et d'impositions indirectes. Dans le domaine de la vie sociale, des arts, des distractions, des institutions et des techniques, la Chine est sans conteste le pays du monde le plus évolué à cette époque. Elle est en droit de penser que le reste de l'univers n'est peuplé que de Barbares.

Voilà définies certaines raisons de notre choix : l'invasion mongole a mis un terme à une période de rapides progrès qui annonce déjà en Chine les temps modernes. Cette période fut marquée par un développement extraordinaire des centres urbains et des activités commerciales. En moins d'un siècle, la population de Hangzhou a doublé et dépasse sans doute largement le demi-million en 1275. Mais cette croissance n'est pas particulière à la capitale. En

portant principalement l'attention sur la vie urbaine, nous n'avons fait ici que souligner un des caractères les plus originaux de l'époque.

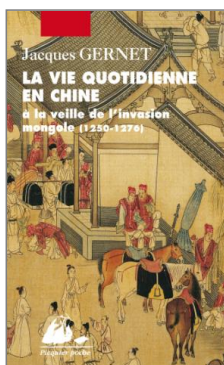
D'autres motifs ont décidé de notre choix dans l'espace et dans le temps. Sans doute, les documents archéologiques de l'époque des Song sont rares et d'un faible secours. En dehors des céramiques, dont la production avait été très importante aux XII^e et XIII^e siècles et dont il reste aujourd'hui d'innombrables spécimens, seuls subsistent quelques petits objets tels que bijoux de femmes, coupes en verre, coffrets ou vases laqués, oreillers de faïence peinte, pièces de monnaie de cuivre... Aucun monument de l'architecture n'a résisté, car les matériaux de la construction chinoise sont légers et périssables. Ce sont principalement les peintures qui peuvent fournir des détails intéressants sur la vie quotidienne. Les peintres de l'époque des Song aimaient en effet à représenter des scènes de la vie intime des classes riches ou des scènes de rue. Citons, entre autres documents de cette nature, un long rouleau représentant la ville de Kaifeng au début du XII^e siècle, rouleau attribué à un artiste spécialisé dans la peinture des murailles de ville et des charrettes. Malheureusement, ce qui est parvenu jusqu'à nous de ces peintures de genre réaliste et vivant se limite à un très petit nombre de pièces (ou, plus exactement, de copies), à cause de l'attachement trop

exclusif des collectionneurs de l'époque des Ming (1368-1644) pour les peintures de fleurs, de bambous et de paysages.

Cependant, la pauvreté des documents archéologiques est très largement compensée par la richesse presque inépuisable des sources littéraires. C'est à l'époque des Song que les textes où il est possible de puiser des renseignements sur les conditions de la vie quotidienne en Chine commencent à devenir plus nombreux : notes prises au jour le jour, recueils d'anecdotes, journaux de voyages, contes, monographies locales fournissent sur la vie en Chine une foule de détails précis et pittoresques. Ce qui explique ce soudain accroissement de nos sources, c'est l'apparition de l'imprimerie et sa diffusion à partir du x^e siècle, les progrès de l'instruction et, parallèlement, le développement d'une classe marchande qui n'avait pas, à l'égard des détails triviaux de la vie de tous les jours, le même mépris que les lettrés-fonctionnaires. Mais surtout, grâce à des descriptions de contemporains, aux monographies locales rédigées à l'initiative de l'administration, il est possible d'avoir sur la ville de Hangzhou, vers l'année 1275, une masse étonnante d'informations. Sur les rues, les canaux, les bâtiments, les administrations, les marchés et les commerces, les fêtes et les distractions, il n'y a rien de ce qui intéresse leur ville que les habitants aient négligé de nous signaler. C'est au

point que l'on peut aujourd'hui reconstituer cette capitale dans ses moindres détails, y fixer l'emplacement de chaque type de commerce, de chaque temple. Nous connaissons même le nom des courtisanes les plus célèbres, le nombre des pavés de l'avenue principale, les bonnes adresses : c'est près de tel pont, chez un tel que l'on trouve les meilleures fritures au miel, dans telle ruelle que l'on vend les plus beaux éventails.

Le choix de cette ville avait un autre avantage. Marco Polo y séjourna assez longtemps au cours des années 1276-1292, entre le moment de la chute de Hangzhou aux mains des Mongols et celui de son retour en Europe. A ce moment, la vie dans cette ville n'avait pas encore beaucoup changé. La description que Marco Polo a laissée de la capitale de la Chine est une des plus longues et des plus détaillées que contiennent ses mémoires. C'est aussi l'une des plus vivantes. Si, comme l'indiquent certaines versions de son livre, Marco Polo s'est servi d'une description officielle remise au général mongol qui fit le siège de Hangzhou au début de 1276, tout prouve qu'il a fait aussi très souvent appel à ses souvenirs personnels. Son étonnement et son admiration sont manifestes. Ses descriptions à la fois savoureuses et naïves valaient d'être confrontées avec les données des textes chinois : on verra qu'elles concordent bien souvent et de façon très précise avec les indications que nous ont laissées



Cette version électronique
a été réalisée le 29 février 2012
par ePagine
(www.epagine.fr)

en partenariat avec le Centre National du Livre
(www.centrenationaldulivre.fr)

ISBN PDF : 9782809707472